

ANGE-MATHIEU MEZZADRI

LE FILS DE
LA NATION

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN : 978-2-37916-650-1

Dépôt légal : mai 2021

*L'homme n'a en fait que deux possibilités :
Être fort et droit, ou se donner la mort.*
Yukio Mishima

*Remerciements à Luc Thomassin, docteur en Histoire,
pour sa méticuleuse relecture historique.*

Je m'appelle Otis-Devon Ricci, surnommé Dino par celui auquel je consacre le présent ouvrage. Je suis journaliste américain, détenteur de plusieurs prix dont le fameux Pulitzer pour mon reportage sur la guerre civile en France. Ce n'est pas de ce pays aujourd'hui moribond dont je vais parler, mais de l'homme, mon ami depuis des années, qui m'a amené à aller là-bas, sur cette terre où il ne pouvait plus se rendre. Tout journaliste, tout écrivain, tout artiste fait un jour une rencontre déterminante qui s'avère, avec le recul du temps, la plus importante de sa carrière, si ce n'est de sa vie. C'est le catalyseur, le coup de pouce du destin, qui permet à tout journaliste, à tout écrivain, à tout artiste de s'engager dans la voie qui est la sienne. Cette rencontre s'est opérée lorsqu'encore étudiant, faisant mes toutes premières armes dans le journal de *Penn U*, je brûlais d'impatience de devenir reporter. Cette rencontre possède un nom : Santu Sampieri. Elle s'est produite à Philadelphie, lieu hautement symbolique pour celui qui alors ne soupçonnait pas ce que le destin en marche lui réservait. Une longue route attendait Santu Sampieri. Une plus longue et plus douloureuse encore attendait sa patrie dont je possède moi-même maintenant la nationalité. C'est cette longue route – *sta tamanta strada* – que je vais vous raconter.

In terra chè tù vai, fà usu chè tù trovi.

Un Corse ne s'exile jamais, il s'absente.

Vincent de Moro-Giafferri

Première partie

Corsican Exile in the US

First steps in Philly

Tout commença à Philadelphie, ai-je dit. Pour Santu Sampieri, et pour moi. C'était un 26 octobre. Je suis sûr de la date, car je l'ai notée dans mon carnet. Du reste, à l'époque, je notais tout ; croyant que ce que je vivais aurait un jour une importance historique. Grâce à Santu Sampieri, ce pressentiment se concrétisa. Comme souvent, en fin d'après-midi, je sirotais une boisson chaude au *Chapter*, un salon de thé branché sur *Brainbridge*. S'installa à la table joutant la mienne, un gars d'environ mon âge, à la dégaine d'un doctorant en fin de thèse ou d'un conférencier débutant. Il commanda une pâtisserie et se mit à crayonner des apostilles aux marges de deux bouquins devant lui, tout en griffonnant sur un épais cahier d'écolier. Son portable sonna discrètement qu'il porta à son oreille pour parler dans une langue ressemblant à de l'italien – langue que je comprends – mais sans en être. J'entendis une expression prononcée plus distinctement que le reste de la conversation : *Hè megliu cusì*. Échange terminé, le compilateur replongea dans ses écrits et sa double lecture, et ce, jusqu'à l'arrivée d'une magnifique jeune femme, métisse sans doute, de type latino-américain. Je la connaissais de vue, car elle travaillait là, surtout le week-end. Elle s'assit face à mon voisin et ils se mirent à échanger des amabilités trahissant une magie naissante. Ils ne conversèrent pas en anglais, mais, à la demande de la ravissante invitée qui trouvait cet usage plus romantique, en français. Lui, en enseignant qu'il était peut-être déjà, la reprenait en souriant lorsqu'elle employait un anglicisme. À l'évidence, ces cours improvisés les enchantèrent.

Deux ou trois jours plus tard, je côtoyai le même gars au même endroit et presque aux mêmes tables. Attendait-il son amie dont j'avais compris qu'elle se prénomme Monica-Sarah ? Il était arrivé avant moi, lisait deux ouvrages en même temps, un

en français et l'autre en espagnol, tout en échangeant avec un voisin à sa droite sur la richesse de la collection de peintures du *Philadelphia Art Museum*. Son anglais était parfait, mais son accent indéfinissable. Avant qu'il ne replongeât dans ses livres, je cédai à la curiosité et me tournai vers lui.

— Puis-je vous poser une question, s'il vous plaît ?

— Je vous en prie.

— Vous n'êtes pas Américain, je pense ?

— Ah non... enfin pas encore (il arbora un franc sourire).

— À votre accent, je n'arrive pas à déterminer si vous êtes Français ou Italien ?

— En fait, je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis Corse.

— Corse !? Mais la Corse est une île française, il me semble.

— Oui ! Et c'est ce qui me déplaît. Une erreur de l'Histoire.

— Comment cela ?

— C'est une longue histoire, précisément, et je peux disserter sur ce sujet pendant des heures.

— Vous êtes historien ?

— Non, docteur en philosophie et en littérature comparée (il marqua un temps d'arrêt comme pour ramasser ses pensées).
À mon tour de vous questionner.

— Bien sûr, faites.

— Êtes-vous de Philadelphie ?

— Oui, de *South Philly*.

— Connaissez-vous Paoli ?

— Oui, c'est à une quarantaine de minutes de Philadelphie.

— Savez-vous ce que signifie ce nom ?

— Non, c'est un lieu : *Paoli County* !

— Paoli est le patronyme du personnage le plus important de l'histoire de la Corse. Surnommé *U Babbu di A Nazione*, Le Père de la Nation, il est le rédacteur de la première constitution républicaine de l'ère moderne. Il l'a écrite en 1755, date de la fondation, en son honneur, du *Paoli County* par les insurgés américains de Pennsylvanie.

Je suis resté un long instant silencieux, interloqué. Pour moi, depuis toujours, Paoli était un lieu-dit, agréable comme la campagne de toute cette partie des États-Unis, mais sans plus d'intérêt que ça. Mon voisin avait repris son étude. Je ne sus que